



Sayônara

de Koji Fukada

Avec Bryerly Long, Geminoid F., Hirofumi Arai...

Japon

10 mai 2017 – 1 h 52 – V.O.S.T.F.

さようなら

キョウキ

キョウキ

Le jeudi 7 décembre 2017 à 18h30

Le dimanche 10 décembre à 19h

Le lundi 11 décembre à 14h

Le mardi 12 décembre à 20h

Kōji Fukada (深田 晃司, *Fukada Kōji*), né en 1980 à Tokyo, est un réalisateur, scénariste, monteur et producteur japonais. En 1999, il intègre l'école d'études cinématographiques de Tokyo (映画美学校). Trois ans plus tard, il débute la réalisation du long métrage indépendant *Isu* (「椅子」), qui sortira sur les écrans du cinéma Shibuya Uplink Factory [archive] en 2004. En 2006, Toei Animation annonce que le réalisateur travaille sur l'adaptation animée de la nouvelle d'Honoré de Balzac, *La Grenadière*. (『ざくろ屋敷』バルザック「人間喜劇」より』).

En 2005, il est appelé à diriger la troupe Seinendai, créée par le dramaturge Hirata Oriza. En février 2011, le réalisateur dans un théâtre du quartier de Meguro (こまばアゴラ劇場) la première édition d'un festival de films, co-organisé avec la troupe Seinendan.

En mars 2011, le Festival du film asiatique d'Osaka (大阪アジア映画祭) programme un focus sur Koji Fukada, avec la projection de quatre de ses œuvres. Deux ans plus tard, son film *Au revoir l'été* (ほとりの朔子) remporte le grand prix de La Montgolfière d'or au Festival des trois continents à Nantes.

En 2015, *Sayônara* est dans la sélection de compétition officielle du Tokyo International Film Festival (TIFF). Ce film est également nominé à la 18ème édition du prix du script Ryûzô Kikushima.

Son film *Harmonium* est présenté en section Un certain regard au 69ème Festival de Cannes où il remporte le Prix du Jury.

Il faut croire que le cachet Prix du Jury Un certain regard motive les distributeurs. En début d'année, Version originale/Condor a sorti *Harmonium*, lauréat cannois en 2016, et c'est au tour de Survivance de nous faire découvrir *Fukada*, peu connu du grand public. C'est un événement de voir deux de ses films arriver cette année en France. *Sayônara* précède *Harmonium* – cette inversion de distribution a une certaine cohérence. Depuis *Au revoir l'été* (2013), Fukada construit sa filmographie sur un accident : la catastrophe nucléaire de Fukushima. Ce qu'il a retiré de ce désastre, amplifié par la négligence des autorités, c'est une certaine misanthropie palpable dans *Harmonium*. Avec *Sayônara*, il imagine frontalement l'holocauste après l'explosion de treize centrales nucléaires japonaises. En adaptant la pièce d'Oriza Hirata, le cinéaste confronte l'actrice à l'androïde et imagine le monde d'après. Dans un système où l'individu n'est plus qu'une ressource, la machine ne serait-elle pas, pour l'humanité, la seule échappatoire ?

Gaël Martin – 7ème Obsession – mars/avril 2017.

Dans la vallée de l'étrange

Si le passage du lumineux *Au revoir l'été* au sombre *Harmonium* pouvait dérouter, c'est parce qu'une étape manquait entre ces deux films de Koji Fukada : l'insolite et hanté *Sayônara*, datant de 2015, était resté inédit chez nous. Son origine est intrigante puisqu'il s'agit d'une courte pièce d'Oriza Hirata où l'actrice américaine Bryerly Long avait pour seule partenaire Geminoid F, créature du génial roboticien Hiroshi Ishiguro. De fait, son adaptation est bien le premier film où un acteur humain partage l'écran avec un véritable androïde. A l'heure où des comédiens morts comme Peter Cushing sont ressuscités en image de synthèse, le postulat pourrait sembler anodin mais il n'en est rien. La SF intimiste de Fukada soulève des questions que négligent depuis longtemps les blockbusters : que représente l'introduction d'un être artificiel à l'intérieur d'un film ? En quoi cela modifie-t-il notre rapport au vivant, à l'humain et au temps ?

.../...

.../...

Le vivant, dans *Sayonara*, est mis en péril de toutes les façons. Dans un futur indéterminé, le Japon vit une apocalypse : des terroristes font exploser les centrales nucléaires, provoquant l'exode des habitants. C'est dans ce pays déserté et une campagne irradiée que Tania, une jeune occidentale, attend d'être évacuée alors que sa santé décline. Elle a pour compagne, Leona, un androïde domestique, à ses côtés depuis l'enfance. Pour Fukada, il est crucial de reproduire le dispositif de la pièce d'Oriza Hirata : qu'une actrice en chair et en os interprète Leona ne changerait rien au récit ni même sans doute à la mise en scène. Pourtant ce qui serait perdu serait le rapport réel et immédiatement perceptible entre une chair vivante et sa réplique artificielle entre un organisme en déréliction et un autre inaltérable. La grande scène de la décomposition du cadavre ne tire sa force que par la présence comme observatrice d'un être dont la nature artificielle a été éprouvée tout au long du film.

On passerait également à côté du concept capital de la « vallée de l'étrange » élaboré il y a trente-cinq ans par le roboticien Masahiro Mori. Au pied de la montagne, se trouvent des robots utilitaires sans rien d'anthropomorphe et au plus haut, les androïdes dont la finalité est la plus grande ressemblance avec l'être humain. Mais une fois parvenu au sommet, on découvre sous nos pieds cette vallée de l'étrange. Là le familier qui devrait permettre l'acceptation des robots dans notre vie quotidienne, laisse place à un sentiment de malaise où, comme le dit Freud, « on doute qu'un être apparemment vivant ait une âme, ou bien à l'inverse, si un objet non vivant n'aurait pas par hasard une âme ». Ainsi l'androïde doit tendre vers l'humain mais ne jamais dépasser la frontière où il sera considéré comme un rival. A la façon d'un non-professionnel, seul un véritable androïde peut transmettre cette inquiétude. Cela ne concerne pas que le jeu d'acteur de Geminoïd F (encore très rudimentaire, on s'en rend compte), mais la nature même de son être robotique.

Bien que Leona ne soit pas une menace, sa présence synthétique, comme un révélateur, rend le monde de *Sayonara* plus organique, qu'il s'agisse du végétal ou de l'humain. On pense parfois aux images qui ouvraient *L'invasion des profanateurs* de Philip Kaufman, plans énigmatiques de plantes et d'insectes faisant de la terre une planète étrangère. L'androïde devient le témoin d'une humanité en voie d'extinction, localisée dans une campagne que nous reconnaissons à peine comme japonaise. Loin des représentations cinématographiques de l'archipel, Fukada évoque plutôt la Pologne ou les polaroids de la campagne russe de Tarkovski. La nature est ocre et cotonneuse, touffue et doucement mouvante. Ce que met très bien en scène Fukada, c'est la contamination radioactive comme un endormissement du monde. Tout baigne dans une lumière crépusculaire dorée, même l'intérieur des maisons qui peu à peu sont plongées dans l'obscurité. La mort gagne d'abord par la mélancolie qui s'abat sur ce pays d'octobre, comme le nommerait Ray Bradbury auquel la douceur de *Sayonara* fait souvent penser. La nature et la lumière unissent l'humain et le robot, les estompent et les incorporent à ce territoire qu'on ne peut pas plus nommer « Japon » qu'on ne pouvait nommer « Russie » les paysages de *Solaris* et de *Stalker*. Peut-être Fukada souligne-t-il un peu trop ses effets en empruntant à Sokurov ses images anamorphosées, mais c'est malgré tout une autre façon de lier Tania et Léona, et de les fondre ensemble dans le paysage.

Ainsi, il ne figure pas l'humanité de l'androïde par l'anthropomorphisme mais par un travail visuel poétique et une palette de couleurs mordorées très éloignée des teintes froides de la SF. Le trouble de la vallée de l'étrange, c'est n'est pas Tania qui l'éprouve en s'apercevant que l'androïde était sa dernière amie, mais Leona qui est confrontée à l'énigme du vivant. A la mort de sa compagne, elle observe l'apparition des lividités, la dissolution des chairs et le terrible écrasement du visage en une chose méconnaissable. La solitude de l'androïde veillant sa sœur humaine a-t-elle duré cent ans ou davantage ? Combien de décennies, peut-être de siècles, a-t-elle erré dans un Japon désert, infesté par les radiations ? Ce que nous fait éprouver Fukada, est un état rarement atteint dans le cinéma de science-fiction, celui d'un monde libéré de la présence humaine. De notre passage sur terre, seul demeure, comme un souvenir, presque une relique, le visage de Leona.

Stéphane du Mesnildot – *Les cahiers du cinéma* – avril 2017

Prochaines séances :

A Beautiful Day, Detroit

Court métrage : ***Perigheria de David Coquard-Dassault – animation – 12'***

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Emboîné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)